

L'ESPRIT GUERRIER : MODE DE VIE DE L'OFFICIER

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL ERWIN BRUDER - PROMOTION « GÉNÉRAL SIMON » (2003-06)

En exercice sur les hauteurs de Sedan, la 132^e promotion de l'École de guerre Terre interroge avec amertume les méandres de la Meuse, cherchant à tirer les enseignements du désastre de mai 1940. Mais une partie de la réponse se trouve ailleurs, en amont de l'improbable enchaînement de malchance tactique. Ce qui frappe, c'est surtout l'atmosphère de cette drôle de guerre, dont l'avant-goût de démobilisation tranche avec d'autres époques, celle de l'offensive à outrance ou encore de la furia francese. Notre génération ne peut se figurer l'usure qui avait été générée par « la der des ders » dans l'esprit guerrier de la nation.

Cet esprit guerrier relève d'une force intérieure, à la fois ultime par l'impératif de survie qu'elle implique et transcendante car permettant de tendre tout son être vers la victoire. Il n'a de sens que collectivement, la fonction de guerrier servant par définition une communauté. Dans la société française d'aujourd'hui, cette disposition prend une intensité encore différente de 1914 ou 1940, sous l'effet de facteurs antagonistes : représentations pacifistes, terrorisme, popularité du « soldat méconnu ». Confrontée au retour de la menace de la force, l'armée de Terre accorde toute son importance à cette courbe sinusoïdale des forces morales. Elle identifie pour cela plusieurs dimensions dans l'esprit guerrier que sont l'aguerrissement, l'utilisation de la technologie, l'honneur et les traditions. À l'aube d'une deuxième partie de carrière, fort d'une expérience du combat qui se prête mieux, en si peu de lignes, à la mise en perspective qu'à la description des faits d'armes, un officier ne peut que s'interroger sur la manière de contribuer à ce formidable pouvoir.

Au sein d'une société préservée de la guerre, tout officier est tenu, en raison de la spécificité de son état militaire, de s'approprier l'esprit guerrier comme un mode de vie, de le dominer et de le partager en réponse aux défis de son temps.

Préciser les ressorts de cette force collective puis en cerner les enjeux actuels permet d'envisager comment la cultiver.

L'appréhension de l'esprit guerrier passe préalablement par une introspection collective visant ses ressorts les plus pragmatiques.

Cette dynamique de groupe procède d'abord d'un équilibre entre différents niveaux du collectif, dont aucun ne peut être négligé. Dans l'adversité, les soldats puisent-ils toute leur force dans la patrie ? Il faut plutôt chercher le premier ressort dans l'entourage immédiat : le binôme, la cordée, le régiment. Cette primauté de l'esprit des mousquetaires n'est pas nouvelle, même si le sentiment national a joué un rôle plus fort au cours de notre histoire. Aujourd'hui,

une bataille ? Napoléon disait à son armée d'Égypte en 1801 : « Si la bravoure est la première qualité du soldat, la constance est la seconde ». Cette bravoure est bien souvent présente lors des premiers combats car elle relève d'une épreuve de vérité personnelle. Le défi consiste à la garantir au dixième comme au cinquantième assaut, tout en sachant qu'un homme ne peut surmonter qu'une quantité de violence limitée.

L'esprit guerrier constitue un formidable pouvoir collectif reposant sur des équilibres subtils

c'est surtout au retour, à la première confrontation avec la sonnerie aux morts, quand la charge psychologique devient insupportable, que le sens du drapeau se redécouvre.

Il résulte de ce facteur collectif dominant un risque critique de brider l'individualité. Or celle-ci joue un rôle primordial au combat, même dans une organisation où la masse constitue un facteur de supériorité. Pour s'en convaincre, il suffit de constater la part écrasante dans les victoires aériennes de la Grande Guerre revenant à seulement une poignée d'as. Par conséquent, il importe de ne pas renforcer que les maillons faibles de la chaîne, mais aussi les maillons forts, ceux vers qui tout capitaine se tourne pour les missions les plus dures.

Pour autant, l'expression de cette individualité ne peut se réduire à la recherche de l'exploit homérique mais doit aussi s'inscrire dans la durée. Peut-on gagner une guerre sans être capable de se relever après avoir perdu

Cette dynamique de groupe passe donc par un équilibre subtil. Celui-ci est aussi lié à la conjoncture stratégique.

En effet, l'esprit guerrier constitue une partie de la réponse aux problèmes opérationnels, technologiques et sociologiques d'aujourd'hui et de demain.

Face à la résurgence des politiques de puissance sur la scène internationale, la préparation à un affrontement de plus haute intensité constitue un impératif. Le capital guerrier, hérité puis accumulé par notre génération, fournit un socle. Néanmoins, le témoignage des blessés du théâtre levantin, pris sous des tirs de mortier, de drones armés ou encore assaillis par des blindés, laisse entrevoir un cap psychologique à surmonter au sens d'Ardant du Picq. Il apparaît donc primordial de préparer les esprits à oublier le concept du pion insubmersible, à penser et tenir le choc face à l'ennemi d'un autre « orage d'acier » : sans appui aérien, avec des communications brouillées ou face à des BM21...

Ce retour aux « Études sur le combat » peut paraître anachronique, compte tenu de l'accélération technologique, à l'image du développement de SCORPION. Au contraire, il en constitue un facteur structurant. À l'évidence, le risque est grand pour l'armée de Terre de céder aux sirènes chantant la

supériorité absolue de la technologie dans des affrontements au milieu des peuples. À l'ère de l'intégration des effets cinétiques, cybernétiques ou de l'influence, il importe qu'aucun de ces combattants ne perde de vue les caractères fondamentaux du champ de bataille. Mais surtout, le guerrier n'est pas dispensé de penser, de préparer et de s'approprier ses armes. Ce devoir technologique participe à la création des conditions de la victoire, résumé par David Stirling dans la « recherche incessante de la perfection ».

En outre, à l'heure de la guerre hybride, l'esprit guerrier représente un antidote pour la société. D'une part, il peut s'adresser à une jeunesse en quête de modèle pour se sublimer. En effet, la plupart des études sociologiques ayant suivi les attentats de 2015 se recourent sur l'identification d'un vide comblé par la propagande de DAECH. D'autre part, la popularité et la méconnaissance des armées dans la population française rendent la sensibilisation à la guerre à la fois opportune et nécessaire. À défaut, Tocqueville prévoit une évolution funeste pour la résilience de notre démocratie, si chèrement bâtie.

Partant de ce constat sur la nature et les enjeux de cette dynamique de groupe, se pose la question de la manière de la faire vivre.

L'entretien de l'esprit guerrier dans la société passe par un mode de vie d'aguerrissement, dans lequel tout officier est tenu de jouer le rôle exigé par son état militaire.

En effet, le caractère exorbitant de la guerre demande un aguerrissement dont la spécificité militaire mérite d'être soulignée. Il est vrai que la compétition se retrouve aussi dans le sport, l'économie ou la politique. Mais la guerre est justement la prolongation de cette dernière par les moyens ultimes. Cette réalité fait de l'état militaire un mode de vie à part entière, visant le *winning* plutôt que le *fighting spirit*, peu importe l'unité ou le grade, du trinôme de Sentinelle à l'état-major opératif en passant par les cabinets ministériels.

La culture d'un tel mode de vie n'est pas sans risque ni obstacle et appelle un cadre éthique structurant d'autant plus fort. En témoignent certaines images dans les représentations collectives, de la bataille d'Alger aux hécatombes de l'Empire en passant par l'offensive Nivelles. Dès lors, la pédagogie sur la légitimité du combat, le code d'honneur et les traditions, demeure primordiale pour rendre l'esprit guerrier plus assimilable par la société et maîtrisable pour les militaires. D'ailleurs, les soldats les plus aguerris sont souvent les plus demandeurs de ce cadre qui permet de moins brûler son âme sur les champs de braises du combat.

Finalement, l'officier se retrouve à une place extrêmement exigeante dans cette dynamique. Il lui appartient d'incarner personnellement ce mode de vie tout au long de sa carrière, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'institution. Dès vingt-cinq ans, il n'a de place qu'au premier rang face à l'adversité, tout en devant résister à l'*hubris*. Cet impératif représente un défi pour la formation. En effet, cet esprit se forge en réaction à une hostilité que nos méthodes ne parviennent que partiellement à reproduire en temps de paix. Parmi elles, le sport en compétition en constitue une simulation incontournable. Cette approche militaire a néanmoins la cote auprès de grandes écoles, comme HEC, et gagne en retour en se mesurant à d'autres profils de compétiteurs : hommes, femmes, du privé, du public, alliés, ennemis. Fort de ce parcours spécifique dans la société, il appartient ensuite à l'officier de trouver toute sa place dans la réflexion et la stratégie menant à la victoire. Les cicatrices laissées par l'étrange défaite de 1940 à notre institution ne cessent de nous le rappeler.

Ainsi, l'esprit guerrier constitue un formidable pouvoir collectif reposant sur des équilibres subtils. Dans le contexte stratégique actuel, il paraît extrêmement risqué de ne pas l'entretenir. Cette tâche participe indéniablement du rôle social de l'officier aujourd'hui.



Récupération de parachutes après un assaut au Sahel